



COMMENT DEVIENT-ON COMBATTANT ?

Recourir au concept de carrière pour l'analyse des parcours d'engagement d'ex-combattants ukrainiens de la guerre du Donbass

[Coline Maestracci](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue d'études comparatives Est-Ouest](#) »

2021/1 N° 1 | pages 229 à 246

ISSN 0338-0599

ISBN 9782130828266

DOI 10.3917/receo1.521.0229

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-d-etudes-comparatives-est-ouest-2021-1-page-229.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

COMMENT DEVIENT-ON COMBATTANT ?

RECOURIR AU CONCEPT DE CARRIÈRE POUR L'ANALYSE DES PARCOURS D'ENGAGEMENT D'EX-COMBATTANTS UKRAINIENS DE LA GUERRE DU DONBASS

Coline Maestracci

Université Libre de Bruxelles ;
coline.maestracci@ulb.be

RÉSUMÉ – *En mobilisant des concepts utilisés en sociologie des mouvements sociaux, cette note de recherche analyse les parcours d'engagement des combattants ukrainiens de la guerre du Donbass. Le recours notamment au concept de carrière permet de mener une analyse processuelle de l'engagement en se concentrant sur le sens donné à l'engagement, par les individus. Pour beaucoup d'entre eux, la mobilisation du Maïdan de l'hiver 2013-2014 constitue un épisode de bifurcation. Les ruptures successives à l'échelle individuelle et collective à l'œuvre pendant cette période rendent petit à petit le passage à la violence armée envisageable. Le concept de carrière montre par ailleurs que le parcours d'engagement relève d'une succession de choix qui prend en compte les contraintes matérielles et affectives de la vie des individus.*

MOTS CLÉS – *carrière, vétérans, trajectoire, combattants, Donbass*

J'ai retrouvé Taras pour un entretien à la sortie de son travail dans le centre de Kyiv. L'atmosphère était paisible, nous étions assis sur un banc au bord de l'eau et je me rappelle le contraste entre son allure frêle, sa chemise parfaitement repassée, sa cravate bien nouée et la teneur de ses souvenirs de guerre. Taras m'a parlé pendant plusieurs heures, d'un ton calme, posé, sans détour. Pourtant, je me souviens de ses paroles rythmées par les cigarettes qu'il fumait les unes après les autres de manière compulsive, et de cet amas de mégots qui s'est formé petit à petit entre nous, semblant figurer les souvenirs parfois amers dont il me faisait part peu à peu. Taras avait 28 ans quand il a rejoint le bataillon Donbass. Il a combattu environ neuf mois jusqu'à ce qu'il décide de quitter le bataillon le 12 février 2015. Lorsque je l'ai interrogé sur son retour à la vie civile, voilà ce qu'il m'a répondu :

« Je n'ai demandé aucune compensation, je n'ai rien demandé à personne, je n'ai pas pris un centime. Je ne suis pas parti combattre pour ça [...] [Quand je suis rentré], je n'ai pas cherché à trouver du travail dans le même domaine qu'avant. Après Ilovaïsk¹, j'ai compris que pour gagner cette guerre, il fallait d'abord vaincre les collabos et les corrompus ici, enfin, les traîtres qui sont ici à Kyiv,

1. La bataille d'Ilovaïsk, parfois appelée siège d'Ilovaïsk, est une des batailles les plus mortelles de la guerre du Donbass. Le 10 août 2014, les autorités ukrainiennes lancent une offensive sur la ville d'Ilovaïsk. Après s'être emparées d'une partie importante de la ville, les autorités ukrainiennes subissent une contre-offensive de la part des troupes séparatistes, au terme de laquelle des soldats ukrainiens se retrouvent encerclés par les troupes séparatistes. Malgré la conclusion d'un accord d'évacuation, les troupes ukrainiennes sont anéanties au moment où elles quittent la ville. Cette bataille a coûté la vie à plus de 450 soldats ukrainiens et a profondément marqué la société ukrainienne.

dans les cabinets. Dans les cabinets du pouvoir ; ce sont eux qui sont à l'origine d'Ilovaïsk. Dans la mesure où ce sont le président et le chef d'État-major qui en gros, ont rassemblé tous les volontaires en un bloc et les ont envoyés à la mort, ça serait naïf de penser qu'on peut gagner la guerre sous leur commandement. Alors j'ai compris qu'il fallait continuer la guerre sur le plan politique. Continuer la guerre non pas avec une arme automatique, mais avec une cravate, à Kyiv. Quand j'ai quitté le bataillon, j'ai parlé à mes frères d'armes, avec tout le monde... J'ai demandé conseil pour savoir comment il fallait qu'on s'organise, comment former un groupe, comment s'unir et gagner la guerre contre les collabos à Kyiv. Voilà. Et j'ai atterri à la Rada. »

(Taras.)

Ce qui frappe dans cet extrait, c'est la fluidité entre les différents modes d'action. Taras se perçoit comme un individu omniscient, doté d'une forte capacité à agir et à produire du changement. Ce qu'il relate est finalement moins une expérience de la guerre qu'une expérience d'engagement. La perception de l'engagement décrite par Taras – que j'ai retrouvée chez plusieurs enquêtés – invite à s'interroger sur ce continuum des mobilisations et sur la relation entre engagement politique et engagement militaire chez les ex-combattants ukrainiens de la guerre du Donbass. Quelle place occupe l'expérience combattante dans les parcours individuels ? Comment les individus se construisent-ils en tant qu'ex-combattants ? Pour comprendre cela, on peut décloisonner le temps de la guerre et mener une analyse processuelle de l'engagement des individus, qui prend en compte la dimension temporelle de l'engagement et « travaille ensemble les questions des prédispositions au militantisme, du passage à l'acte, des formes différenciées et variables dans le temps prises par l'engagement, de la multiplicité des engagements le long du cycle de vie (défection(s) et déplacement(s) d'un collectif à l'autre, d'un type de militantisme à l'autre) et de la rétraction ou extension des engagements » (Fillieule, 2001). En somme, il s'agit d'analyser le sens donné à l'engagement par les individus et la façon dont ces derniers ajustent leur engagement au gré des opportunités et des contextes. Dès lors le recours à certains concepts mobilisés en sociologie des mouvements sociaux et plus spécifiquement le concept de carrière semble particulièrement à propos pour notre étude. La notion de carrière « permet de comprendre comment, à chaque étape de la biographie, les attitudes et comportements sont déterminés par les attitudes

et comportements passés et conditionnent à leur tour le champ des possibles à venir, resituant ainsi les périodes d'engagement dans l'ensemble du cycle de vie » (Fillieule, 2001). C'est ce que nous proposons de faire : reprendre le concept de carrière pour l'analyse des trajectoires combattantes et l'appliquer aux combattants ukrainiens de la guerre du Donbass. L'analyse des trajectoires des ex-combattants pourrait inclure une analyse des parcours après le retour à la vie civile. Nous avons ici fait le choix de nous cantonner à l'analyse des parcours d'engagement.

Cette note de recherche repose sur deux enquêtes de terrain menées en Ukraine d'avril à juin 2019 et d'août à septembre 2019 dans les villes de Kyiv, Dnipro et Kherson. Neuf entretiens ont été réalisés auprès d'ex-combattants de l'opération anti-terroriste (ATO)² lancée par les autorités ukrainiennes en avril 2014. Cette note repose en particulier sur deux entretiens menés avec Taras et Milan³. Je me suis présentée auprès d'eux comme une chercheuse travaillant sur les anciens combattants de la guerre du Donbass. Dans les deux cas, la prise de contact s'est faite très facilement. J'ai rencontré Taras en juin 2019 à Kyiv lors d'un repas chez une amie commune, il a tout de suite accepté ma proposition d'entretien. Nous nous sommes retrouvés quelques jours plus tard dans le centre de Kyiv et avons discuté pendant deux heures. J'ai rencontré Milan à Kherson à l'été 2019. Il était venu témoigner de son expérience lors d'une école d'été à laquelle j'avais participé. Je l'ai contacté en septembre 2019 lors de mon deuxième terrain. Il a tout de suite accepté de faire un entretien. Nous nous sommes retrouvés dans un café et l'entretien a duré deux heures et demie.

2. L'Opération anti-terroriste (ATO) est le nom officiel des opérations militaires menées par les autorités ukrainiennes dans le Donbass à partir d'avril 2014. L'ATO a pris fin le 30 avril 2018 et a été remplacée par l'Opération des forces conjointes (OOS).

3. Les prénoms des combattants ont été modifiés.

Profil des enquêtés

Taras est né en 1988 à Kyiv d'où ses parents sont originaires. Il est enfant unique. Son grand-père vient d'un petit village qui porte son nom, situé depuis le début de la guerre sur le territoire de la République populaire de Donetsk*. Il est célibataire et vit à Kyiv. Il a toujours travaillé comme analyste dans le secteur IT, d'abord comme salarié puis en free-lance. Il n'avait jamais pris part à des activités militantes avant 2013. À l'hiver 2013, il s'est rendu sur le Maïdan dès les premiers jours et a participé à la mobilisation pendant plusieurs mois de façon informelle, sans appartenir à un groupe structuré. Il a rejoint le bataillon Donbass** en juin 2014 puis a quitté le bataillon en février 2015. Il n'avait pas fait son service militaire et n'avait donc aucune expérience militaire. À son retour du front, il a travaillé trois ans comme assistant parlementaire pour Egor Sobolev, député à la tête du comité pour la lutte contre la corruption, puis il est retourné travailler dans le secteur IT.

Milan est né en 1989 à Kherson. Il a grandi dans un petit village à côté de Kherson d'où sont originaires ses parents. Il est enfant unique. En 2010, il s'est installé en Crimée dans une ville d'environ 1 800 habitants et a commencé à travailler comme gérant d'un petit hôtel restaurant. C'est à son travail qu'il a rencontré celle qui est devenue sa femme quelques années plus tard. Il a quitté la Crimée quelques mois après l'annexion et est revenu à Kherson. Milan n'avait jamais participé à une activité militante auparavant. Il n'a pas directement participé à la mobilisation de l'hiver 2013, pourtant, il a tout de suite pris le parti pro-ukrainien et ne se l'explique pas vraiment car il avait voté pour le candidat pro-russe, aux élections précédentes. Il part combattre au sein de l'armée ukrainienne au printemps 2015 pendant quatorze mois.

* La République populaire de Donetsk (DNR) est l'une des deux républiques sécessionnistes auto-proclamées de l'Est de l'Ukraine. Elle a été créée le 7 avril 2014 mais n'est pas reconnue par les autorités ukrainiennes.

** Le bataillon Donbass est un des bataillons auto-formés constitués de volontaires.

QUI APPELLE-T-ON COMBATTANT ?

À la suite de la décision du président ukrainien, Viktor Ianoukovitch, de suspendre la signature de l'accord d'association avec l'Union européenne, un mouvement de contestation éclate le 21 novembre 2013 sur le Maïdan, la place de l'Indépendance à Kyiv, épicerie de la contestation. Le quotidien de la place occupée est fait d'apprentissages multiples qui conduisent à l'émergence de nouvelles formes d'action, loin du patronage des élites politiques traditionnelles. La contestation qui va durer plusieurs mois est marquée par des épisodes répressifs particulièrement violents en janvier et février 2014 qui feront plusieurs dizaines de morts du côté des manifestants. La mobilisation de masse prend fin le 22 février 2014 avec la fuite du pré-

sident Viktor Ianoukovitch. Dans un contexte de vacance du pouvoir, des dynamiques séparatistes orchestrées par Moscou apparaissent en Crimée et aboutissent à l'annexion de la péninsule en mars 2014. Dans le même temps, des insurrections éclatent dans plusieurs villes de l'Est du pays, dans la région du Donbass. Les opérations de maintien de l'ordre dans le Donbass se transforment petit à petit et aboutissent à un conflit armé qui oppose l'armée ukrainienne et des troupes séparatistes soutenues financièrement, militairement et humainement par la Fédération de Russie. Outre l'engagement dans l'armée régulière, le début de la guerre du Donbass est caractérisé par l'engagement de nombreux citoyens au sein de bataillons volontaires. Dans le sillon du Maïdan, c'est cet engagement citoyen au sein de bataillons volontaires pro-ukrainiens auto-formés qui va empêcher l'État ukrainien de s'effondrer (Colin Lebedev, 2017).

Le concept de carrière permet en premier lieu de dépasser les difficultés de la catégorisation. Parler de « combattant » dans le cas de la guerre du Donbass est problématique car le terme recouvre une grande diversité de profils et des expériences de la guerre extrêmement différentes. Lorsque le conflit éclate à l'Est de l'Ukraine au printemps 2014, les forces armées ukrainiennes sont en pleine déliquescence et incapables de faire face à l'embrasement dans le Donbass. Au début du conflit armé, l'armée est non seulement en sous-effectif mais aussi sous-entraînée et sous-équipée (*ibid.*). Outre les militaires de carrière, les personnes mobilisées – il y aura en tout six vagues de mobilisation entre 2014 et 2015 – et les combattants volontaires ont joué un rôle fondamental dans le conflit armé. L'engagement citoyen dès mars 2014 va fournir à l'armée ukrainienne un levier précieux. Les personnes mobilisées et les combattants volontaires ont deux possibilités : soit rejoindre l'armée régulière, soit rejoindre les bataillons auto-formés. Ces bataillons auto-formés ne sont pas une force armée alternative paramilitaire, ils ont pour la plupart été organisés en concertation avec l'armée régulière et intégrés au ministère de la Défense ou au ministère de l'Intérieur dans les premiers mois de la guerre. Seuls quelques bataillons n'ont pas été intégrés aux forces armées régulières. Nombreux sont les citoyens qui ont d'abord tenté de s'engager dans l'armée régulière puis se sont tournés vers les bataillons auto-formés. L'impréparation de l'armée régulière face à la mobilisation, le manque de coordination des institutions militaires et l'incompétence de certains officiers renvoient une image déplorable de l'armée et déçoivent les attentes des volontaires. Pourtant le choix de l'armée régulière ou des

bataillons auto-formés implique des conséquences différentes pour les combattants. Au début de la guerre, l'organisation administrative des bataillons auto-formés est assez sommaire : certains combattent sans toucher de solde et sans pouvoir documenter leur participation aux actions armées ce qui a toute son importance au moment du retour à la vie civile. Combattre dans les bataillons auto-formés, c'est donc aussi accepter cette incertitude. Ceux-ci possèdent par ailleurs une aura particulière dans la société ukrainienne. De nombreux individus engagés sur le Maïdan décident au printemps 2014 de s'engager pour continuer de défendre la nation ukrainienne. Dans le contexte post-Maïdan, ces bataillons auto-formés sont ainsi perçus comme incarnant le mieux les idées et principes défendus sur la place.

L'analyse des carrières permet donc de contourner cette impasse de catégorisation puisqu'elle prend comme point de départ « la question du sens que les acteurs donnent à leurs actions » (Agrikolianski, 2017, p. 171). En s'émancipant d'une catégorisation « par le haut » trop rigide, on se donne l'opportunité de comprendre plus finement les univers de sens qui déterminent l'action des individus (Chapoulie, 1985). Cela permet notamment de saisir la façon dont les individus se construisent en tant que combattants et les critères qui fondent tel ou tel choix de bataillon. En se focalisant sur le « comment » et non le « pourquoi », l'analyse des carrières permet par ailleurs d'élargir les bornes temporelles de l'analyse. On ne se concentre plus uniquement sur la guerre mais sur les différentes séquences d'engagement qui conduisent à l'engagement armé. L'hiver 2013-2014 et la mobilisation du Maïdan constituent un moment de rupture pour beaucoup d'individus, qu'ils aient ou non participé directement au mouvement (Goujon & Shukan, 2015). Cette période extraordinaire a produit des discontinuités dans le temps biographique des individus et joué un rôle dans leur parcours d'engagement. Le choix d'aller combattre s'insère dans une suite d'événements qui conduisent les individus à envisager le passage à la violence armée comme une voie cohérente, une option pertinente. Cette analyse séquentielle et multivariée permet donc d'articuler dans l'analyse les temps biographiques, générationnels et historiques (Fillieule, 2001) et de comprendre les ajustements à l'œuvre dans les parcours des individus. L'engagement armé n'est jamais présenté comme un but en soi, mais comme le moyen le plus cohérent au moment de l'engagement, de mettre en œuvre ce à quoi croit l'individu. Il y a un ajustement de l'univers de sens, qui inclut petit à petit le passage à la violence armée.

LE MAÏDAN COMME BIFURCATION

L'hiver 2013-2014 représente un moment particulier tant sur le plan émotionnel que politique, que les individus se soient ou non rendus sur le Maïdan. La succession d'événements inattendus (mobilisation, répression, annexion de la Crimée) à l'issue imprévisible font de cette période un moment de bifurcation⁴ dans la vie des individus (Grossetti, 2006). L'engagement sur la place a pu être ponctuel ou plus régulier. Se rendre sur la place n'est pas nécessairement un acte mûrement réfléchi, on s'y rend parce qu'en tant que citoyen, « ça ne nous plaît pas », « ça ne va pas », « ça n'est plus possible ».

« Je suis sorti dans la rue dès les premiers jours parce que ça ne me plaisait pas ce que faisait Ianoukovitch. J'étais un simple participant à Maïdan. Je vivais à Kyiv, donc j'y allais l'après-midi. Pas tous les jours mais de temps en temps, quand je pensais que c'était nécessaire, quand je sentais qu'il y avait l'obligation d'y aller. »

(Taras.)

« Lorsque Maïdan a commencé, j'ai tout de suite pris le parti pro-ukrainien... Mais je ne sais pas vraiment pourquoi très honnêtement. Mais voilà, ça s'est passé comme ça... Pourtant aux élections précédentes, j'avais voté pour Ianoukovitch (il rit). Enfin voilà... »

(Milan.)

Quelle que soit la fréquence, aller sur le Maïdan constitue une rupture de la routine quotidienne : on bouleverse son emploi du temps, son cercle social. On rencontre de nouvelles personnes, on s'organise avec eux au quotidien dans un apprentissage parfois houleux de l'action collective. Petit à petit, on prend conscience de son appartenance à la communauté des citoyens ordinaires engagés. Cet engagement entre citoyens se base sur un apprentissage horizontal de pair à pair, de citoyen à citoyen. « Maïdan renvoie ainsi non seulement au lieu de la contestation mais aussi à la communauté des individus engagés » (Goujon & Shukan, 2015, p. 36).

4. Nous entendons par bifurcation « des situations dans lesquelles une séquence d'action partiellement imprévisible produit des effets durables » (Bessin, Bidart & Grossetti, 2009, p. 15)

« Au même moment, on s'est mis à faire des gardes, on patrouillait dans nos quartiers. Je viens de l'ouest de Kyiv, à l'époque je vivais au métro Akademgorodok. Et il y avait des titouchkys⁵ qui venaient de banlieue [...] Les titouchkys venaient en bus, et les gens se sont auto-organisés dans le quartier, c'était inédit et incroyable de voir tous les habitants du quartier, les gopnikis⁶, tout le monde s'unissait, tous... les alcooliques, les intellos, tous ensemble, on s'est tous unis en fait... On prenait ce qu'on trouvait chez nous, des bâtons, des fusils à air comprimé, et on s'est auto-organisés, on a divisé le quartier et on a fait des patrouilles. Il y avait beaucoup de monde. On s'est organisés, on patrouillait dans le quartier... Il y a eu des incidents... parce qu'on était divisés en groupes, la place était grande et là : "oh on voit un groupe de gens ! Ça doit être eux ! On y va !... Ah non ! Ils sont des nôtres !" Ça craint... Du coup on a pensé à... enfin... à un mot de passe, pour s'identifier... Si je ne me trompe pas c'était "Aka" et la réponse "Dem", puisqu'on est à Akadem⁷. »

(Taras.)

Ce sentiment d'appartenance est renforcé après les épisodes répressifs violents de novembre 2013 puis de janvier et février 2014 pendant lesquels la violence fait irruption dans le quotidien des individus et fait rentrer le mouvement dans une phase insurrectionnelle. L'expérience de la vie sur la place favorise incontestablement le développement de ce sentiment d'appartenance, pourtant, il n'est pas forcément nécessaire de s'y rendre pour le ressentir. Les individus suivent l'actualité de près, et nourrissent les mêmes espoirs, partagent les mêmes valeurs de solidarité entre citoyens défendues sur la place sans pour autant s'y rendre. Les épisodes violents sont également vécus intimement même s'ils ne sont pas directement subis. On vit au rythme de ce qui se passe sur la place, on s'identifie à ce qui s'y passe parce qu'on se sent appartenir à cette communauté de citoyens ordinaires.

5. Les *titouchkys* – en référence à Vadym Titouchko, condamné pour l'agression d'une journaliste – sont des groupes d'individus recrutés par les autorités et qui œuvrent à troubler les rassemblements pacifiques voire commettent des actes violents ciblés à l'encontre des manifestants.

6. *Gopnik* est un terme péjoratif désignant les jeunes issus des classes populaires. Y est associée l'idée de petite délinquance.

7. Quartier de Kyiv.

L'annexion de la Crimée en mars 2014 est un événement vécu comme marquant à l'échelle collective et se double parfois d'événements bouleversants à l'échelle individuelle, renforçant ainsi ce sentiment de sidération et d'incompréhension (Colin Lebedev, 2017). Au moment de l'annexion de la Crimée, Milan travaillait comme administrateur d'un petit hôtel-restaurant qui fait son chiffre d'affaires surtout pendant la haute saison touristique. Il suivait l'actualité de près, « n'était pas tranquille ». Il était au travail le jour du referendum en Crimée. Ce jour-là, il travaillait derrière le bar d'où il a assisté en direct à l'annexion :

« Au moment du referendum, le maire était dans notre restaurant avec son équipe [...] Et il était constamment en contact avec des gens, on lui donnait la participation, ou peut-être les résultats... je ne sais pas... il était constamment au téléphone, et extrêmement nerveux. Et moi, j'étais derrière le bar [...] Et donc j'ai suivi tout ça. Il était nerveux et j'étais nerveux aussi. Il a dû remarquer que j'étais nerveux parce qu'il m'a dit "Milan, pourquoi tu es si nerveux ? La Crimée c'est la première étape et après ça sera Kherson !" Et... bon j'étais au travail. Je ne pouvais pas montrer mes émotions ou mes opinions mais je me suis bien rendu compte que mon expression de visage changeait et que... j'avais un sourire forcé. Voilà. Et pour finir, ils ont bu au succès du referendum. Ils ont dit : "on était prêts à faire le nécessaire mais on n'a même pas eu besoin..." »

(Milan.)

Les semaines qui ont suivi l'annexion de la Crimée ont été marquées par un bouleversement de son environnement quotidien. Il m'a confié son étonnement de voir par exemple certains de ses amis qui quelques semaines auparavant défendaient corps et âme le maintien de la Crimée en Ukraine, accueillir soudain les Russes à bras ouvert et défendre farouchement l'annexion.

Lorsque les rassemblements séparatistes ont commencé en Crimée, Taras débattait ardemment de la situation sur les réseaux sociaux avec des amis russes vivant à Moscou. Puis, n'arrivant pas à se mettre d'accord, il a décidé avec ses amis moscovites de s'y rendre pour voir de leurs propres yeux ce qui se passait sur la péninsule. Ils se sont donc retrouvés à Sébastopol.

« On a observé attentivement, on a vu des hommes avec des armes automatiques qui gardaient les bâtiments... Ils contrôlaient tout. Des officiers avec... enfin des symboles russes qui déambulaient... Je lui ai dit : "Alors ? Qu'est-ce que tu ne comprends toujours pas ? Voilà, regarde !" Mais bien sûr... je n'ai pas vraiment réussi à le persuader que tout ça était mal, etc., que ce n'était pas juste. Mais au moins, j'ai pu comprendre pourquoi il restait campé sur ses positions. Pour moi ça a été dur... d'accepter que mon ami aux idées si libérales... il a toujours été contre le régime, contre toutes les choses négatives qu'il y a en Russie... À ce moment-là, il a reconnu "tu sais, oui, en fait, il y a une infime partie de cet impérialisme qui brûle en moi et qui approuve tout ça..." [...] Voilà, [pause] ça c'était la Crimée. »

(Taras.)

Cette période est faite d'une succession de ruptures plus ou moins importantes à l'échelle individuelle ou collective. Les individus sont les témoins d'un basculement politique : la violence de la place, l'annexion de la Crimée sont des événements inattendus qui suscitent l'incompréhension et bouleversent les certitudes et produisent des effets sur les parcours des individus. À l'hiver 2013-2014, les sphères de vie de Milan et Taras sont bouleversées, la politique pénètre dans leur sphère intime, soit sur leur lieu de travail et de vie pour Milan, soit dans les relations d'amitié pour Taras. Outre l'imprévisibilité de la période, c'est ce bouleversement des sphères de vie qui constitue pour eux une bifurcation.

C'est au printemps 2014 qu'émerge chez certains l'idée de l'engagement armé. Mais il ne faut pas lire dans cet engagement la seule volonté de pallier les failles d'une armée en pleine déliquescence. Ceux qui s'engagent perçoivent les événements du Donbass comme une agression militaire russe sur le territoire ukrainien. Le désir d'émancipation de l'influence du voisin russe et de ses représentants au sein même de l'élite politique ukrainienne avait été au cœur des revendications du Maïdan. Il s'agissait de défendre les intérêts des Ukrainiens et de l'Ukraine face aux élites perçues comme corrompues. Dans la continuité du Maïdan, c'est de cette même volonté qu'émerge l'engagement armé des citoyens : il ne s'agit pas de défendre l'État ukrainien qui semble incapable de faire face à l'embrasement du Donbass mais de s'emparer soi-même de la défense de l'Ukraine et des Ukrainiens. Partir combattre

c'est continuer ce combat pour la dignité du peuple ukrainien, amorcé au moment du Maïdan et qui, du point de vue des combattants, se poursuit au printemps 2014 dans le Donbass.

COMMENT PARTIR ? LA SUBJECTIVITÉ DU CHOIX DE LA STRUCTURE D'ENGAGEMENT

Taras et Milan sont dans une situation économique et sociale stable au moment de leur départ, aucun d'entre eux n'a évoqué un motif financier à l'engagement. Le projet de partir ne prend pas le pas sur tous les autres aspects de la vie quotidienne, il s'insère dans les contraintes matérielles et affectives de la vie des individus. Après avoir quitté la Crimée, Milan et sa compagne se sont installés à Kherson, chez ses parents à lui. À ce moment-là, il voulait partir combattre mais sa compagne lui a clairement fait comprendre que s'il partait, c'était la fin de leur relation, il est donc resté car « à ce moment-là, la famille c'était sa priorité ». Après quelques mois, ils ont trouvé un logement, mais il a préféré assurer une certaine stabilité financière à sa compagne avant de partir. Il a donc ouvert sa petite entreprise. Puis, il s'est dit « qu'il n'avait plus à s'inquiéter ni pour lui ni pour sa famille », alors il a décidé de partir. De son point de vue, il avait fait ce qu'on attendait de lui au sein de la famille, sa situation était suffisamment stable pour pouvoir partir sans risque de tout faire voler en éclats. Le départ n'est pas perçu par les enquêtés comme particulièrement transgressif ou marginal dans le contexte du début de la guerre. Ceux qui partent connaissent des personnes qui l'ont fait avant eux, ils ont lu dans la presse que des bataillons volontaires étaient formés. En fait, il y a une offre d'engagement armé variée, visible, accessible facilement et légitimée par les autorités – à l'exception de quelques bataillons – dans un contexte où l'engagement armé au nom de la protection du peuple ukrainien est acceptable ou acceptée. Malgré le contexte d'urgence, les individus se renseignent, interrogent leurs connaissances afin de trouver une modalité d'engagement qui leur convient. Parfois ces choix se font aussi par défaut. Par exemple, après avoir été refusés pour raison de santé dans certains bataillons, les individus déterminés à aller combattre frappent à toutes les autres portes.

Le choix de la structure d'engagement articule des choix personnels et un contexte particulier dans lequel une offre variée est disponible. L'analyse de l'offre relève de critères formels mais aussi politiques, disciplinaires, affini-

taires propres à chacun. Il s'agit de trouver un bataillon qui nous ressemble, ou qui répond à des critères que l'on s'est soi-même ou qu'ils se sont eux-mêmes fixés parmi une offre plurielle. Le moment du départ n'est pas totalement perçu comme une plongée dans l'inconnu, puisque les individus en ont eux-mêmes dessiné les contours.

« J'ai commencé à me renseigner pour savoir ce qui me convenait le mieux. Il y avait le Secteur Droit⁸, ils ont un camp d'entraînement qui s'appelle "Marusyni vedmedi" [L'ours Marusyna], mais bon ça ressemblait plus à une aventure là. Parce qu'il fallait aller à un endroit, après trouver untel... ça ne me convenait pas... cette option. Et j'ai décidé de rejoindre les Forces armées ukrainiennes. »

(Milan.)

« J'ai tout regardé, j'ai lu le post de Semenchenko⁹ sur Facebook, qui disait, "le bataillon Donbass recrute des gens, nous devons faire quelque chose, il n'y a personne d'autre" et... j'ai pensé que oui, nous devons faire quelque chose. Voilà. J'ai réfléchi le soir, et le lendemain je suis allé sur place, alors c'était à Novye Petrovtsy, près de Kyiv, au nord, pour voir ce qui s'y passait, pour parler, parce que je suis une personne rationnelle, raisonnable. Aller quelque part dans les bois pour devenir partisan, ce n'est pas pour moi. En plus, je n'avais pas fait l'armée pour des raisons de santé... et puis, je savais quoi faire de ma vie, je gagnais ma vie, c'était pas une quête d'aventure, c'était pas une décision émotionnelle, mais j'ai pensé à Maïdan, combien ça avait été difficile, combien cela avait coûté aux Ukrainiens, combien de personnes avaient donné leur vie pour ça... J'ai senti que là, je devais aussi protéger ma terre... C'est pour ça que je me suis renseigné sur les bataillons, j'ai demandé autour de moi aux gars qui s'occupaient des recrutements au sein des bataillons ce qui nous attendait. Ils ont dit qu'il y aurait un entraînement, que le bataillon aurait une formation, des armes et serait déployé au combat. Voilà. J'ai fait mes recherches, je suis rentré à la maison, j'ai fini ce que j'avais à

8. Secteur Droit est un des bataillons auto-formés.

9. Semen Semenchenko était en 2014 le commandant du bataillon Donbass.

faire, j'ai quitté mon travail, j'ai fait mon sac à dos, j'ai dit à mes parents que j'allais à un barbecue pendant quelques jours, et j'ai rejoint le bataillon. »

(Taras.)

Très souvent, on remarque que la décision de partir et la construction du départ sont des processus solitaires ou alors co-construits avec de futurs frères d'armes. Les liens du proche ont eu une place particulière dans le parcours de Milan (Boltanski & Thévenot, 1991). Il a appelé ses cousins pour leur demander leur avis, puis des amis qui combattaient depuis plusieurs mois. C'est après avoir consulté ses proches qu'il a fait son choix de la structure d'engagement. L'offre variée et légitimée à laquelle ont accès les individus banalise le passage à la violence. À l'échelle individuelle, le départ est un cheminement fait de petites décisions qui s'articulent entre elles de manière logique. Il n'y a souvent pas eu de discussion avec la famille ou avec les parents ou la compagne. Le fait que de nombreux combattants taisent leur départ à leurs proches laisse suggérer que malgré la détermination à partir, ils ont conscience que cet engagement-là n'est peut-être pas comme tous les autres. Partir, c'est aussi une façon d'agir pour soi, c'est se redonner à soi-même de l'agencéité. En étant à l'initiative de cette décision, les individus reprennent partiellement le contrôle sur une situation qui leur échappe. Mais en le cachant aux proches, les combattants évitent aussi un débat sur le bien-fondé du départ, des contestations qui les feraient hésiter car après tout, « qui accepterait de laisser partir son enfant sur le front comme volontaire ? » (Taras).

APPRÉHENDER LA RÉALITÉ DU FRONT ET FAIRE GROUPE

Le départ à proprement parler n'est pas forcément organisé par le bataillon que l'on rejoint. Les individus organisent seuls le voyage pour se rendre jusqu'au camp d'entraînement. Parfois, les combattants font connaissance en partant ensemble au front. Si l'on sait que quelqu'un de la même ville part, on prend contact et on part ensemble. L'arrivée sur le front est assez désorganisée et varie d'une personne à l'autre. C'est également le moment où les combattants prennent vraiment conscience de la réalité de la guerre, et où la décision de partir commence réellement à s'incarner. Tout reste à faire une fois arrivés dans la zone de conflit. Les combattants reçoivent une formation militaire organisée par le bataillon, qui dure maximum un mois

et demi, et qui varie d'un bataillon à l'autre. Cette formation mêle le formel et l'informel.

« Taras : Je suis arrivé dans le bataillon et à partir de là on a eu un mois et demi de préparation. Mais la formation était éclectique, et le groupe était aussi très éclectique. Untel était... colonel, major, ou lieutenant, etc., untel avait fait l'école militaire, avait de l'ancienneté, de l'expérience, il y avait des retraités aussi. Untel était tireur, untel était informaticien et avait été recalé de l'armée [...] Je veux dire que si tu voulais, tu courais pour t'entraîner, mais si tu ne voulais pas, tu pouvais faire la grasse mat' en gros [...] La seule chose qui était obligatoire c'était la course d'obstacle. Mais c'est un test standard que tout le monde a fait et ceux qui ne l'ont pas réussi n'ont pas été acceptés en fait... »

Question : Donc il y a des gens qui ne se sont pas entraînés mais qui sont quand même partis se battre ?

Taras : Je pense oui. Je n'ai pas suivi mais théoriquement, c'est possible. Les formations n'étaient pas obligatoires. Elles n'étaient pas règlementées, ce n'était pas comme... dans l'armée je suppose. Mais elles étaient très intenses et variées, tant sur le plan théorique que pratique. Nous aussi on était auto-organisés. Parmi nous, il y avait des gens qui avaient l'expérience du combat. Le soir, on se réunissait sur des bancs, on s'asseyait en rond et on posait des questions, on discutait, on partageait nos expériences. Untel savait comment manier les armes. Il nous faisait faire des exercices. Donc on s'auto-organisait parce que c'était impossible d'organiser à l'échelle du bataillon tout entier. »

Particulièrement au début du conflit, la désorganisation des bataillons est prégnante. Les formations sont assez inégales d'un bataillon à l'autre et la qualité de la préparation au combat dépend en grande partie des commandants à la tête des bataillons. Ce manque de leadership de la part des autorités rend possible l'auto-organisation avec une forte horizontalité et un rôle accru de l'interpersonnel. Dans ces moments d'apprentissage collectif, les combattants échangent, partagent leur expérience, acquièrent de nouvelles compétences : la vie sur le front est aussi un moment de socialisation entre concitoyens. Ce sont ces subjectivités partagées qui fondent l'esprit de groupe. Les expériences du front peuvent être très différentes en fonction de

la période à laquelle les individus ont combattu ou du profil de ces derniers. Pourtant, c'est de cette multitude de subjectivités individuelles qu'émerge une certaine homogénéité entre les combattants. Dans les récits des combattants, il est très peu question de l'institution militaire, ou de l'État ukrainien. Ce qui fait groupe c'est que les individus se battent pour l'Ukraine. Le sentiment d'appartenance ne se fait pas par rapport à l'institution mais par rapport à des valeurs communes présentées comme ayant fondé l'engagement. L'entrée dans le bataillon marque un moment de socialisation mais aussi de canalisation de ce désir d'engagement. Ce sentiment d'appartenance qui se crée au sein des bataillons, est renforcé par le huis-clos que représente la vie sur le front et se poursuit sous des formes différentes au-delà de la guerre.

CONCLUSION

Le concept de carrière, mobilisé en sociologie des mouvements sociaux ces dernières décennies, s'avère précieux pour l'étude des parcours d'engagement des combattants ukrainiens de la guerre du Donbass. En menant une analyse processuelle de cet engagement on comprend la succession de réajustements subjectifs que les individus opèrent à travers le temps, au fil de leurs expériences personnelle et collective. On comprend notamment que la mobilisation de 2013-2014 représente une bifurcation dans le parcours des individus qui n'avaient pas de prédisposition particulière à l'engagement. Tout en analysant les parcours individuels, on saisit également les logiques de socialisation collective à l'œuvre à cette période et qui contribuent à forger un sentiment d'appartenance à la communauté des citoyens engagés que l'on retrouve au moment du passage à la violence armée. En somme, la dimension à la fois diachronique et synchronique de l'analyse des carrières permet d'ouvrir le champ d'analyse et invite à décroquer le temps de la guerre en se focalisant sur l'expérience sociale vécue des individus.

BIBLIOGRAPHIE

AGRIKOLIANSKY Éric (2017), « Chapitre 6 - Les “carrières militantes” », in *Sociologie plurielle des comportements politiques*, Paris : Presses de Sciences Po, p. 167-192. URL : <https://www.cairn.info/sociologie-plurielle-des-comportements-politiques--9782724620153-page-167.htm>

BECKER Howard Saul (1985), *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris : A-M. Métailié.

BESSIN Marc, BIDART Claire & GROSSETTI Michel (2009), « Introduction générale. L'enquête sur les bifurcations : une présentation », in *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, coll. « Recherches », Paris : La Découverte, p. 7-19.

BOLTANSKI, Luc, & THÉVENOT Laurent, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard, 1991.

CHAPOULIE Jean-Michel (2020), « Préface à l'édition française de J.-M. Chapoulie (1985) », in H. S. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, coll. « Leçons de choses », Paris : Éditions Métailié, p. VII-XXIV.

COLIN LEBEDEV Anna (2015), « Les Ukrainiens au tournant de l'histoire européenne », *Études*, n° 3, p. 7-18. DOI : <https://doi.org/10.3917/etu.4214.0007>

COLIN LEBEDEV Anna (2017), « Les combattants et les anciens combattants du Donbass : profil social, poids militaire et influence politique », *Études de l'IRSEM*, n° 53, 99 p.

DARMON Muriel (2008), « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, n° 82 (2), décembre, p. 149-167.

FILLIEULE Olivier (2001), « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel : post-scriptum », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1/2, p. 199-215. DOI : <https://doi.org/10.3917/rfsp.511.0199>

GOUJON Alexandra & SHUKAN Ioulia (2015), « Sortir de l'anonymat en situation révolutionnaire: Maïdan et le citoyen ordinaire en Ukraine (hiver 2013-2014) », *Politix*, n° 112 (4), p. 33-57. DOI : <https://doi.org/10.3917/pox.112.0033>

GROSSETTI Michel (2006), « L'imprévisibilité dans les parcours sociaux », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 120, p. 5-28.

SAWICKI Frédéric & SIMÉANT Johanna (2009), « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, vol. 51, n° 1, janvier, p. 97-125. DOI : <https://doi.org/10.1016/j.soctra.2008.12.006>